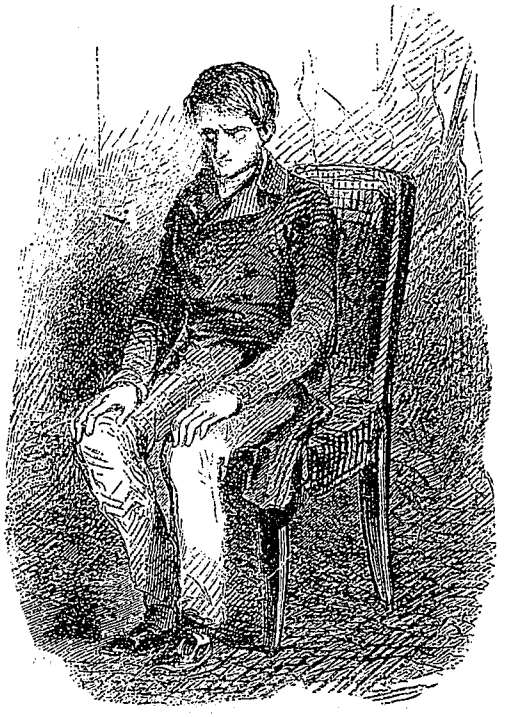
sous les toits somptueux des hôtels du faubourg Saint-Honoré, de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Il importe seulement de remarquer l'attachement inaltérable de nos voisins d'outre-manche pour leurs coutumes si tranchées sur les nôtres. Si familiers que nous leur devenions, ils ne cessent pas pour cela de vivre comme s'ils étaient à Londres, à Edimbourg ou à Dublin. C'est la langue anglaise qu'ils parlent ; c'est le thé qu'ils boivent à leur déjeuner et dans leurs soirées ; c'est le *Times* qu'ils lisent ; c'est toujours le plumb-pudding qu'ils préfèrent à tous nos entremets sucrés. S'ils commencent à croire que nous ne nous nourrissons pas que de grenouilles, ainsi que le croyait leurs ancêtres, ils ne sont pas plus disposés néanmoins à goûter à nos potages et à manger de notre bouilli de bœuf. Sur ce point pas d'alliance possible. Je n'ose pas leur donner tort. Il est vrai que je ne fais pas grande différence, comme horreur éprouvée, entre un anthropophage et un homme qui mange du bouilli de bœuf, même entouré de persil.

Je n'apprendrai à personne que Paris renferme plus de quarante mille Allemands répandus sur presque tous les points de la capitale. Au centre, ils sont tailleurs, bottiers, selliers, carrossiers ; dans les faubourgs, ouvriers, et excellents ouvriers dans nos usines ; à l'intérieur de nos maisons, leurs filles et leurs sœurs sont domestiques et cuisinières ; leurs femmes sont nourrices. Leur physionomie est encore plus accusée que celle des autres nations représentées chez nous. Ils ont leurs cafés, leurs restaurants, leurs tabagies, leurs bals hors barrières et dans Paris. Quant à notre langue, vous savez comment ils la parlent. Ce n'est qu'à la troisième génération que commence à se perdre l'accent badois ou westphalien ; celui de Strasbourg ne se perd jamais. C'est le provençal du Rhin.

Tournez encore le kaléidoscope, et vous verrez grouiller les excentricités après les étrangetés ; elles vous montrent déjà leurs angles et leurs facettes. En voici une dont vous ne vous doutiez guère. Entre autres anomalies, entre autres créations prodigieuses sorties de son cerveau aussi vaste que malade, la grande révolution de 89 enfanta la théophilanthropie, interminable mot plein de vent. Aussitôt Paris se chargea de fournir des théophilanthropes à la théophilanthropie ; car Paris a de tout pour toutes choses. Créez demain, entre l'ivresse du café et l'assoupissement du cigare, la religion du *merlan frit*, et après-demain vous aurez des sectateurs du *merlan frit* ; des dévotes qui iront pieusement prier au temple du *merlan frit* ; vous aurez des fanatiques qui se feront mettre en jugement pour avoir prêché en public la nouvelle morale du *merlan frit*.

Dans la théophilanthropie, il ne s'agissait, comme le mot l'indique, que d'aimer Dieu et les hommes. Quant à la forme de cette adoration, elle était laissée au libre arbitre de chacun. On alla généralement à la forme la plus simple. Il fut composé une petite prière au Grand-Etre universel, et on fut généralement invité à la dire trois fois par jour devant un autel de gazon. L'autel de



COPRONYME MATHÉRON

gazon a joué un grand rôle dans la Révolution. On se jurait un éternel amour au pied d'un autel de gazon, on se mariait devant un autel de gazon. Cette folie de gazon me ravit, je l'avoue, mais je ne la comprends pas. Je l'explique d'autant moins, que les théophilanthropes, logés au cinquième étage, devaient éprouver quelque embarras sérieux pour se procurer, à cette hauteur si peu champêtre, un autel de gazon. Mais continuons à dire les prescriptions de la théophilanthropie. Les hommes s'engageaient à être sobres, braves, ennemis des tyrans et du luxe ; les filles à être chastes, modestes, à détester la parure, à aimer la botanique et les travaux à l'aiguille ; les mères à filer la laine des brebis pour entisser des habits à leurs époux. Et quels agréables habits cela devait faire ! A quelques détails près, telle était la théophilanthropie et tels étaient les théophilanthropes. Maintenant on se tromperait fort, si l'on supposait que je n'ai voulu mettre qu'un pied dans le passé, en rappelant la Belle-Folie des théophilanthropes. A l'heure qu'il est, je sais dans Paris, non pas une famille, mais plusieurs familles, d'ailleurs très-honorables à tous les titres, où les mœurs et le culte théophilanthropiques sont pratiqués dans toute leur primitive austérité. Les chefs de ces familles ayant gardé de cette grande et sombre Révolution tout ce qu'ils y avaient mis, ils ont perpétué avec la conscience de ce qui leur paraît être la vérité, la religion de leur choix et de leur invention ; religion, d'ailleurs, qui ressemble beaucoup au quakérisme, à l'origine près. Les quakers procèdent de l'Evangile, tandis que les théophilanthropes ne relèvent que du sentiment vague de la divinité. Oui, plusieurs maisons à Paris renferment encore des familles de théophilanthropes, où les femmes, vêtues de lin, assises sur des escabeaux de bois, filent du chanvre, où les jeunes filles chantent des hymnes théophilanthropiques à l'Eternel, et où l'on se réunit, quand on le peut, autours d'un autel de gazon.

Du moment où il existe encore des villes où il y a des confréries des chevaliers de l'arc, qui ont de vrais arcs, comme Théramène, il faut admettre non-seulement que l'on trouve à Paris des théophilanthropes, mais des guèbres. Je n'en ai pas la moindre preuve, mais je jurerais qu'il existe à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques peut-être, des sectateurs de Zoroastre, des gens qui adorent le feu.

On voit que, par une pente douce et ménagée, nous sommes descendu des larges travers des nations aux excentricités des individus ; une fois arrivé à ce point de rencontre, nous n'avons plus que l'embarras du choix, en présence des belles folies dont nous nous trouvons entourés à toutes les distances où peut s'étendre le regard.

Mais notre choix est fait : c'est au lecteur à décider si nous n'aurions pas dû, pour la plus grande gloire de ses plaisirs, prolonger notre embarras.